

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE

Guy Darol

**André Hardellet
ou le Don
de double vie**

André Hardellet

Collection « Les Poètes »
Dirigée par François Couperin

027

Éditions des Amateurs

25, rue du Faubourg
10006 Paris

602

31098

DU MÊME AUTEUR

Slangue et la grande tuerie, Atelier des Grames, 1980.

Inventaire de la douleur, Vrac, 1983.

Le couloir, Le Castor astral, 1987.

Guy Darol

863716

NC

820

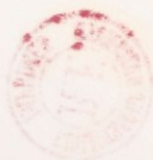
André Hardellet
ou
Le don de double vie

Collection « Les Essais »
dirigée par François Coupry



Presses de la Renaissance

37, rue du Four
75006 Paris



Si vous souhaitez recevoir notre catalogue et être tenu régulièrement au courant de nos publications, envoyez vos nom et adresse en citant ce livre aux

Presses de la Renaissance
37, rue du Four 75006 Paris

et pour le Canada à

Édipresse
945, avenue Beaumont
Montréal H3N 1W3

© Presses de la Renaissance, 1990.

ISBN 2-85616-574-5

H 60-3622-2



Table

Introduction	11
Chapitre 1. Le pays natal	25
Chapitre 2. L'apprentissage de l'affût	46
Chapitre 3. Les aventures de la mémoire et de l'imaginaire	62
Chapitre 4. Les boucles du temps	98
Chapitre 5. La confrérie des passeurs d'obstacles	122
Notes	159
Bibliographie	177

4. The first, which is
the case of the
first order of the
series.

Introduction

Flâneur des berges ensoleillées où poussent l'herbe et la rocaïlle, contemplateur infatigable des eaux limpides d'autrefois au creux desquelles les Sirènes dansent la ronde avec les Muses, Hardellet passe dans la légende, cerclée d'une dure carapace, celle des badauds aquatiques épris de bals et de gisquettes. On se le figure aisément valsant sous la treille des guinches parmi les noceurs du dimanche qui lorgnent les belles et le vin blanc. C'est là une image arrêtée, émouvante autant que poncive, qui signale le bon vivant mais n'explique pas l'écrivain. Certes il est un musard exemplaire, fin scrutateur des bords de Marne ou de la Seine, et il sait cajoler le pavé avec un tact irrécusable qui le place sans hésiter à côté des piétons haut de gamme. Mais qu'on se place discrètement dans le sillage du promeneur et l'on découvre que ses contrées ont la transparence du mirage. Paris devient « port de songe ». Les banlieues se métamorphosent comme sous l'action inespérée de la fée Morgane en exil.

L'étrange aventurier a le goût des méandres, des voies sinueuses où l'on se perd. Il n'est jamais tenté par les chemins directs, les sentiers battus et fléchés. Toutefois, s'il met sa préférence sur les courbes plutôt que les droites, la tra-

jectoire qu'il se choisit semble conforme à une attente aussi secrète qu'impérieuse. Il traque l'apparence muette, guette un défaut, une fêlure, un signe qui lui parlera d'une réalité seconde. Ce qu'il cherche : *l'ailleurs, ici-bas*. Et c'est aux haltes qu'il effectue, aux longues stations immobiles, devant une cour intérieure, un mur ou une palissade, que l'on devine son apaisement. A certains endroits du parcours, l'homme s'absente dans des domaines qu'il est seul à apercevoir. Souvent, il oriente ses pas vers des hauteurs, comme s'il cédait au désir brusque d'aller humer l'air des collines. De Montmartre à Ménilmontant, de Suresnes à Montreuil, les crêtes vertes ou crayeuses, semées de moulins invisibles, de jardinets, de terrains vagues, de bistroquets pour solitaires, font surgir des images qui viennent d'un temps inatteignable. Les buttes sont des belvédères à partir desquels son regard paraît pouvoir percer l'écorce. Ainsi va ce marcheur que l'on croirait terre-à-terrestre parce qu'il déambule oisivement et à première vue sans but. On s'égarerait à le suivre, on s'épuiserait, si nous n'inclinions vers ses rêves, là où s'accomplit le voyage qui mène à des régions sans bornes, celles de l'infinie mémoire.

Car les routes qu'il nous fait emprunter ne se lisent pas sur les cartes, même les plus précises. Vous objecterez sûrement que Montmartre et Ménilmontant sont des toponymies concrètes. Elles le sont et c'est sur le sol ferme qu'Hardellet imprime ses marques. Or ces lieux, et tous les lieux qu'il a élus, constituent des embarcadères tandis que l'on a coutume de les appréhender comme des terminus. Ainsi vous êtes prévenus, il faudra consentir au saut, à la traversée du miroir et les dédales que nous explorerons prendront les couleurs de l'inouï.

De ses déambulations ponctuées d'arrêts méditatifs, Hardellet a extrait une manne destinée aux lecteurs avides de départs. L'œuvre est placée sous le signe de la flânerie, mais de l'imaginaire flânerie, et l'on observe que l'espace qu'elle nous offre de parcourir se situe dans le temps. Quelques barrières sont forcées, qui bousculent les plus sûres notions, au risque de choquer les esprits rationnels. Ceux-là se ras-

sureront sans doute en se formulant qu'après tout, tout cela n'est que littérature.

Qu'il se présente comme un créateur de fictions ne doit pas nous abuser. En adoptant pareille enseigne, il prévient les méchantes langues qui le chargeraient volontiers d'illuminisme ou de mysticisme. La fiction est un aimable parasite qui ne saurait heurter personne, d'autant qu'il publia des livres sous le label du romanesque. Nous verrons cependant, à travers les essais et la correspondance, ce qu'étaient ses intentions secrètes. Celles-ci ne donnent pas la fable comme le premier de ses symboles.

A l'âge de dix-huit ans, Hardellet se sent poussé vers la mystérieuse aventure. Ce qui le tente n'a rien de gesticulatoire. Il ne prétend remuer ni le ciel ni la terre. Son ambition n'est pas d'aller aux pôles mais de s'écarter d'un certain périmètre : le quartier Latin. Il est alors le très bon élève du lycée Louis-le-Grand. Les espaces qu'il entend défricher — ce mot est ici synonyme du verbe déchiffrer — sont inclus dans la ville familière. Une demeure à l'abandon fermée par une grille rouillée favorise l'extase. Planté devant ces décors délaissés, il voit s'animer des visages. Des voix franches, matinales, tintent à son oreille. Immobile, retranché, dans l'attitude du guetteur, il assiste en *spectateur souverain* au retour des locataires habillés en tenue d'époque. Pour lui, le passé se dégèle et les scènes qu'il observe ont la solidité des choses présentes. Les hier envolés redescendent sur terre et ce ne sont pas des spectres qu'il regarde mais des formes véridiques : elles ne demandent qu'à être touchées. Il connaît des quartiers inaltérables, des passages où les griffes du temps semblent s'être rompues. La rue de la Grange-aux-Belles, perpendiculaire au canal Saint-Martin, devient un centre magnétique, un lieu où les possibles ont rendez-vous. Là, il identifie les fourrages d'Abel Bassigny. D'indubitables odeurs de foin mélangées aux effluves des chevaux de labour signent la vérité de sa vision.

Ses excursions le conduisent vers plus de dépaysement. Il passe les portes de la capitale, dépasse les ceintures étroites. Le bois de Vincennes, Choisy-le-Roi, Le Perreux, les

vergers de Montreuil sont les témoins d'un passé intact qu'il nous lègue comme définitif. De ses promenades à vélo ou à pied, il ne dit aucun mot à ses camarades d'études, par crainte des railleries. Et pourtant, c'est en pratiquant la fugue et l'affût qu'il éprouve la sensation de la vie vraie, authentique, celle des prolongements au-delà du visible.

L'existence qui est la sienne se retrouve autant dans la joie simple des pérégrinations ou la fréquentation des zincs, des bals musettes, des caves où joue la musique New Orleans, que dans la contemplation des images issues de la mémoire et dont la réalité lui apparaît aussi certaine que la rugosité d'une pierre sous les doigts. L'œuvre qui en découle est au reste toute vouée à la suppression des antagonismes. Et si Hardellet affirme avoir longtemps mené une vie double, ses écrits conservent l'empreinte de cette oscillation qui confondent jusqu'au vertige le réel et l'imaginaire. C'est que, pour lui, la limite s'estompe entre le monde intérieur et le monde extérieur. Les deux réunis signalent une même conviction, celle de l'être réconcilié avec le multiple.

La cité Montgol, le premier recueil publié, paraît en 1952. Il est dédié à Pierre Mac Orlan, l'initiateur en quelque sorte. Ce dernier, rencontré à la fin des années quarante à Saint-Cyr-sur-Morin puis rue Constance, lui ouvre les yeux sur les virtualités de l'aventure passive. Dans les *Chansons pour accordéon*, Mac Orlan placera Hardellet auprès de Jacques Prévert et de Paul Fort, parmi ceux dont les « signes musicaux » coloraient sa demeure. L'allusion lyrique se comprend en effet dans la mesure où la réputation d'Hardellet dépend beaucoup du fameux « Bal chez Temporel » chanté par Guy Béart et dont le texte initial, intitulé « Le Tremblay », figure dans *La cité Montgol*. Réputation et réduction vont d'ailleurs quelquefois de pair lorsque l'évocation du nom de l'écrivain suscite chez certains l'idée que celui-ci ne fut qu'un parolier vantant la valse et les mignonnes. Des chansons, Hardellet en écrivit et de fort belles — moins de dix à la vérité —, mais cela n'en fait pas un acharné de l'épithalame. L'œuvre n'est guère volu-

mineuse et quoique très diversifiée, elle représente une manière d'exploiter par l'unité qui s'en dégage, du moins l'unité thématique. Treize livres qui, du roman à la nouvelle, du poème au bref récit, de l'épistole à l'essai en musardant par la saynète, forment un ensemble cohérent marqué par l'obsession de la fuite du temps et des pouvoirs de l'imaginaire. Or ce parcours qui privilégie les plus sinueux labyrinthes, les couloirs allant d'une époque dans l'autre, ne s'explore pas sans risque, compte tenu des possibilités que nous avons de nous échouer. Toutefois, il offre pareillement le moyen de se retrouver, d'observer en soi par les failles sans fond du souvenir et de gagner en force, si l'on admet que l'être humain est moins vulnérable qu'un fétu. De toute façon, les risques à courir seront toujours infimes, relativement à ceux que connut Hardellet quand il dut comparaître devant le président Hennion après avoir commis le crime prétendu qui se nomme *Lourdes, lentes...*, ce roman où l'amour ressort exalté comme le meilleur de l'homme¹. Certains ont dit qu'Hardellet serait mort d'une telle injustice, nous pensons qu'il est parti, sans trop de peine, muni des clés qu'il s'était fabriquées afin d'ouvrir la porte transparente qui ferme l'horizon. Cet horizon qui à ses yeux dérober des mystères que nul télescope n'a su encore percer s'ouvre dans son œuvre et livre ses secrets, pour peu que l'on consente à s'aérer l'esprit.

L'œuvre laissée incite sûrement à la flânerie. Elle provoque le désir de respirer le large mais l'on y apprend que le large est à portée de vue, près de chez soi. Il suffit de lever le regard et de l'étendre plus loin qu'à l'habitude. On y fait tant de découvertes, bouleversantes, toniques, qu'elle se lit comme une initiation à un savoir latent, malencontreusement ignoré. En cela, elle nous paraît plus saisissante qu'une joviale récréation. L'art de la fiction recèle des rouages qui sont de l'ordre de la pensée. Avec Hardellet, le mot littérature cache un outil de connaissance.

S'il est une part de la littérature qui se produit et se consomme sous la seule condition du divertissement, il en est une autre, non moins jubilatoire, qui emprunte les formes de la fiction pour insinuer des vérités nouvelles. Que la littérature prétende à un quelconque enseignement, qu'elle puisse marcher sur les brisées de la pensée telle que celle-ci opère dans ses lieux de chasse et ses réserves, voilà qui pour beaucoup ne paraît pas sérieux. Certains, parmi les pontes et les caciques, auront beau rire, les évidences ne sont pas du côté des disséqueurs vêtus de gris, elles appartiennent à ceux qui s'émerveillent. Ainsi, il émerge quelquefois des écrivains dont la visée se fait plus ambitieuse et qui, remués par une étrange curiosité, dépassent les bornes fixées à leur domaine. Ces insensés, auxquels il doit manquer quelques boulons, s'aventurent en effet là où les principes leur interdisent d'aller. Que vont-ils faire par-delà les limites ? Pourquoi s'écartent-ils des chemins balisés alors même qu'ils sont sûrs de se perdre ou du moins de perdre la face aux yeux des hommes vêtus de gris ? Ils cherchent. Pour cette catégorie d'écrivains, la littérature n'est pas qu'une affaire d'esthétique.

On jugera hardi, démesuré, exorbitant, que l'écriture veuille se comparer à la technologie et à son fourniment complexe, quand celle-ci se heurte encore au mur de nombreux impossibles. Mais les contrées auxquelles nous voudrions ouvrir l'accès ont pris l'aspect de friches où l'expérimentateur ne pullule guère. Et la connaissance telle que l'abordent les romanciers et les poètes ne constitue qu'une fantaisie sans menace ni retombée pour les chercheurs qui œuvrent dans leurs laboratoires à de raisonnables travaux. Pourtant, il est des compartiments où une certaine arrogance se rétracte et l'on voit aujourd'hui des astrophysiciens rejoindre les points de vue de nos illuminés. Ne les soupçonne-t-on pas d'ailleurs d'être un peu poètes sur les bords ? A l'exception de cette péripétie, il ne semble pas imprudent d'affirmer que la quête scientifique s'est progressivement détournée de la littérature et du même coup de l'Esprit, laissant accroire que la réalité sur quoi

l'univers se soutient est contenue dans la Matière. L'éloignement est d'autant plus troublant qu'il est des œuvres où la fiction sert de cadre à des problématiques inexpliquées. Ainsi, la question du temps, telle qu'elle est actuellement révisée par la science, surgit au sein de la littérature sous le double aspect de l'interrogation et de l'expérience intérieure. Lorsque Ilya Prigogine et Isabelle Stengers² écrivent que « la science redécouvre le temps », nous sommes tentés de préciser que la poésie n'a jamais cessé de s'en préoccuper. L'approche n'est certes pas semblable. Le poète ne dispose que d'un faible appareillage. Et son étude ne s'encombre d'aucune loi. Il fait confiance à la sûreté de son intuition. Il sait.

Les exemples ne manquent pas qui attestent la curiosité du littérateur pour des phénomènes relevant généralement de l'intérêt scientifique. Nous les rappellerons souvent au cours de cet essai. Que l'on pose le problème du temps et avec lui celui de la rétrovision et de la précognition, aussitôt de la pensée mêlée au romanesque ou à la poésie témoigne pour cette connaissance dont il reste à prouver qu'elle n'anticipe pas des vérités à naître. Si André Hardellet illustre un état clandestin de la pensée en jeu dans l'art de la fiction, son œuvre ne saurait être lue comme un cas à part, une exception où sont venus s'incorporer tous les principes d'une théorie. Elle accompagne beaucoup de tentatives qui, de Charles Nodier à Jorge Luis Borges, confirment l'hypothèse d'un déchiffrement quelque peu subversif du monde que nous habitons.

A propos de Villiers de l'Isle-Adam, Bernard Noël postulait que « la Poésie est l'autre nom de la Pensée ». Lorsque l'auteur des *Contes cruels* écrivait en 1862 : « Les données que nous avons aujourd'hui dans le détail du ciel, ou dans ses lois générales, seront renvoyées demain, peut-être par d'autres données et d'autres lois³ », ne faisait-il pas acte, en effet, de vigoureuse pensée ? Or cette affirmation, pour le moins réflexive, vient s'immiscer dans le corps d'un roman, bravant en quelque sorte les lisières du genre. Oserons-nous dire qu'il divaguait quand il prête à certains

de ses personnages l'impression de percevoir « l'impalpable passé » ou le « secret des commencements » ? Nul doute que Villiers *savait*, de cette façon confuse qui définit les sensations d'un voyage dans le temps. Car il n'est pas une forme sûre de la connaissance mais de nombreuses. Et qui ne montrent pas toutes le visage de la science classique, assurée de ses principes exacts et qui maintient la vocation de la vie au sein de la matière.

Pour Novalis, la poésie est le *Réel absolu*. Faut-il conclure à travers cette formule qu'elle n'est qu'un hymne à la célébration du songe ? En dépit des sarcasmes faciles, je veux y voir l'expression d'une non-contradiction. Un centre incandescent où fusionnent les contraires : la vie et la mort, le rêve et la réalité. Car il nous semble, depuis cette non-contradiction, que la littérature agit comme un savoir. Dès lors, elle envisage l'impossible comme possible, l'irréel comme réel, etc. Tout ce que la *Ratio* a gommé renaît à un si haut degré de quintessence que l'on se défend quelquefois en nommant fantastique une autre explication du monde. Ainsi, pour Antonin Artaud, « tous les rêves sont vrais ».

La littérature, outil de connaissance, est un véhicule rapide qui se déplace en suivant des tracés ignorés des cartes. Ce sont des raccourcis où la pensée s'affranchit des barrières. Elle accélère là où les conditions de la quête scientifique obligent à des ralentissements. Ce qu'elle nous restitue doit être examiné avec la plus grande attention. Sous les modalités de l'art poétique et narratif, l'enjeu n'est pas moins fondamental puisqu'il concerne les vivants dans le lien qui les unit au monde. Ce lien, dont l'écriture est le fil mais également le passe, comme l'on dit d'une clé, suppose une certaine aptitude à franchir les obstacles rébarbatifs de la Raison. Il est recommandé d'abandonner au seuil des portes immatérielles le barda de ses préjugés afin d'apparaître aussi neuf que possible au moment où s'ouvre « le chemin mystérieux (qui) va vers l'intérieur ». Cette formule de Novalis ne vaudrait-elle que pour les *Disciples à Saïs* ? L'entrée dans les paysages mentaux de la littérature

dépend de cette indication géographique. Dans *La conscience de Zeno*, Italo Svevo éclaire un même chemin. Il dit écrire de « l'intérieur de soi » pour mieux atteindre « l'intérieur du lecteur ». C'est bien du fond de cette « excavation » que nous parle la littérature, en faisant retentir sa voix contre les parois infinies du monde. Ceci posé, rien, sauf la conception rationnelle du temps, n'interdit d'affirmer que la parole d'un écrivain, de la portée d'un Villiers, d'un Novalis ou d'un Svevo, ne puisse pas déborder les limites de son moi, telles qu'elles sont scientifiquement décrites. Nous nous emploierons à déposer, depuis l'œuvre d'Hardellet, en faveur de cette connaissance qui repousse les bornes, sans qu'il soit demandé au lecteur plus de crédit qu'un peu de bienveillance.

André Hardellet suscite généralement une joie durable que l'on qualifierait volontiers d'irrémissible si ce mot ne s'appliquait au vocabulaire de la douleur. Elle ranime une qualité que l'on croit à tort réservée à l'âge des culottes courtes : l'émerveillement. Car l'on voit s'accomplir dans chacun de ses livres l'incroyable fusion : le jour irradie en pleine nuit.

L'émerveillement ne définit pas, dans le cas d'Hardellet, un sentiment d'inattendu qui procéderait par le moyen d'in vraisemblances ou de prodiges. L'homme n'est pas un compilateur de légendes ni un auteur de contes de fées. L'imaginaire tel qu'on le conçoit en le lisant s'oppose à l'exotisme. Il ne résulte nullement d'une déception, d'un dégoût de la réalité qui chercherait dans des visions farmineuses un soulagement au poids de vivre. La vie est sans cesse exaltée sous cette plume. Elle y trouve suffisamment de compensations et de remèdes au désespoir. Certes, Hardellet avoue redouter le néant mais sans éprouver plus d'effroi que n'importe lequel d'entre nous. L'imaginaire est une voie qui plonge dans les tréfonds de l'être, là où la pénombre obscurcit des trésors. Et c'est avec « les yeux du dedans » que l'on pénètre le domaine. En se laissant tou-

cher par le hasard, en s'ouvrant à la sensation. Pour ce singulier flâneur, l'imaginaire se nourrit des impressions de l'enfance autant que des souvenirs qui préexistent à l'existence. Il rejoint en cela les points de vue de Gabriel Germain (« Nous savons en naissant des choses que l'on nous fait oublier ensuite ») et de Ludwig Tieck (« Notre enfance est un passé encore plus reculé »). La mémoire joue en effet un rôle capital dans le bâti de ses « fictions ». Celles-ci puisent d'une part dans le stock des images lucides où s'inscrit le pays natal, de l'autre, et selon la formule de Julien Green, dans « l'accumulation des *souvenirs immémoriaux* ». Toutefois, les réminiscences ne contiennent pas que des images d'amont, elles s'ajustent à une conception circulaire du temps et parlent du futur. La mémoire est un confluent où le passé et l'avenir s'enlacent. Puisque le présent n'a pas plus de densité qu'un point, chaque instant est un seuil et nous nous souvenons sans cesse.

Ici, Hardellet retrouve la ligne courbe du mythe de l'éternel retour. De même que les Grecs, il confère au temps une structure cyclique qui rejette l'irréversibilité. Suivant la théorie platonicienne, l'univers recommence à tourner dans le sens contraire de son mouvement. Les êtres rajeunissent. Et l'on voit des cheveux blancs virer au noir tandis que les défunts s'évanouissent sans laisser de trace. Durant ces heures indéfinies où le monde se renouvelle, le temps ouvre une parenthèse comme une halte dans la durée. La sensation d'éternité est telle qu'on ne distingue ni le passé ni le futur. Le présent est l'unique mesure.

La répétition à intervalles fixes de périodes identiques où l'homme renaît au même, cède la place, chez Hardellet, à l'idée d'une « inaltérable continuité ». Dans le système de Platon, la thèse de la création récurrente, *in perpetuum*, est motivée par la fin cataclysmique du monde qui réintégrerait les êtres dans leurs vies antérieures. Or le lien qu'établit Hardellet entre le temps actuel et ses symétries n'est pas une opération de tissage destinée à glorifier Cronos. Il résulte d'une intuition mais d'une intuition avérée par les images du souvenir.

A certains moments, le temps offre son bras, si simplement qu'on se méfie. Consentons à le suivre et l'on découvrira un paysage peu commun. Les distances sous nos yeux s'abolissent. Des obstacles que l'on croyait infranchissables se traversent sous l'effet du désir. Il suffit de vouloir et les portes s'entrouvrent. Une fois passé l'ultime seuil, l'espace infini se déploie, vierge de tous repères. Il n'y a pas un chemin visible mais des amorces, des commencements. On ne sait comment s'orienter tant les directions sont nombreuses. On dirait une friche autrefois exploitée, une étendue abandonnée après de vaines explorations. Et pourtant, on sent la vie partout présente. On la devine. Des êtres flous circulent, sans but précis. Ils ne paraissent nullement inquiets. Ils vont et viennent, constamment à l'affût, comme occupés à des tâches sérieuses. On s'aperçoit alors qu'ils se cherchent entre eux mais quand ils sont au point de se trouver, ils ne se reconnaissent pas. Chacun évolue dans son univers propre. Un même espace les unit mais le temps souverain les sépare.

« Par l'étreinte, nous remontons les millénaires⁴. » A certains moments, en effet, le temps bouclé semble une forme qu'on peut toucher. Or nous savons depuis Bergson que le temps n'est qu'une illusion. En revanche, la mémoire est vraie, même défectueuse. Si nous la concevions à la mesure de l'Univers, c'est-à-dire infinie, alors il est probable que des événements, laissés dans le sommeil profond de nos consciences, révéleraient leurs secrets. Nous verrions dans l'espace et le temps confondus se dessiner des paysages limpides et dont l'aspect, quoique sans rapport avec la réalité du moment, prendrait un air de familiarité.

Nul doute qu'Hardellet eut accès à ces lumineuses contrées. Dans une époque reculée, anténatale, il rencontre des événements irréfutables. C'est à Paris qu'il saute le temps, au cours de ses virées tactiques. Il n'ignore pas que dans cette ville « le merveilleux est monnaie courante⁵ ».

Jacques Yonnet prétendait qu'il existe dans Paris des

38. *Le parc des archers*, p. 51.
39. *Lady Long Solo*, p. 54.
40. « Chercher le bonheur dans cette vie, c'est là le véritable esprit de rébellion », Henrik Ibsen, *Les revenants*, traduction comte Prozor, Perrin.
41. « Mémoires », dans *Les chasseurs* (2), p. 85.
42. Jean Carteret, « Aphorismes », dans *Les Cahiers Obliques*, n° 2, 1980, p. 13.
43. Marcel Proust, « Le temps retrouvé », dans *A la recherche du temps perdu*, vol. 3, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 871.
44. « Les pas », dans *L'essuyeur de tempêtes*, p. 97-99.
45. « Le coup de chance », dans *Dossier Hardellet*, revue *Jungle*, p. 78.
46. « Si vous voulez savoir ce qui compte, ce qui "fait le poids", selon moi, vous le trouverez dans le Belvédère des Contemplations sur les hauteurs de la ville condamnée... », lettre à Claude Seignolle, date non précisée, dans *Ma main...*, p. 16-17.
47. Jacques Hillairet, *Connaissance du Vieux Paris*, Princesse, 1956, p. 309.
48. Lorsqu'il bascule en temps présent, le narrateur constate que ses doigts sont maculés de terre.
49. « Le fou », dans *André Hardellet*, par Hubert Juin, p. 142.
50. André Breton, *Point du jour*, Gallimard, coll. Idées, p. 26.
51. « Nous qui avançons sans appui l'espoir cousu », Jamel-Eddine Bencheik dans *L'homme-poème*, Jean Sénac, Actes Sud, 1983, p. 9.
52. *Le parc des archers*, p. 75.
53. Israël Rosenfield, *L'invention de la mémoire*, Eshel, 1989, p. 73.
54. Gerald Edelman a obtenu le prix Nobel en 1972 pour ses recherches en immunologie. Il fait apparaître que le cerveau ne fonctionne pas comme une machine tout en même temps que l'homme dispose de qualités sensibles qui lui permettent de créer un monde perceptuel et sémantique. Ces qualités attestent, selon lui, que la vie de l'esprit n'est en rien redevable aux molécules.
55. *Ibid.*, p. 73-74.
56. *Ibid.*, p. 77.
57. *L'essuyeur de tempêtes*, p. 148.
58. *La promenade imaginaire*, p. 92.
59. « Le passé indéfini », dans *Les chasseurs* (2), p. 63.
60. Lettre à Sim Marty, 23 août 1971, revue *Jungle*, p. 90.
61. Cette photographie, plusieurs fois publiée — on la trouve en quatrième de couverture de *Donnez-moi le temps*, dans la monographie d'Hubert Juin, sous-titrée « L'écolier du jeudi, 1917 » et dans le dossier Hardellet, en page 90 de la revue *Jungle* —, représente André Hardellet, âgé de six ans, à l'époque où il séjourne à Saint-Raphaël.
62. Revue *Jungle*, p. 90-92.
63. Hubert Reeves, « L'avenir de la vie dans l'univers », dans *L'heure de s'enivrer*, Seuil, 1986, p. 167.

64. Frédéric Tristan, ouvr. cité, p. 116.
65. « L'égaré », dans *André Hardellet*, par Hubert Juin, p. 144-146. Voir « Le semeur de bruits » et « Le dérailleur professionnel » dans ce même volume. D'autres métiers figurent à l'intérieur des *Sommeils*, dans *La cité Montgol* : « Le charmeur d'orages », « Le chercheur d'échos », « Le chef des baisers », « Le voyeur », « Le poseur de grillons », « Le surveillant des glaces », « Le tueur de vieilles », p. 81-94. Ainsi que dans *L'essuyeur de tempêtes* : « L'essuyeur de tempêtes », « Le laveur d'eau », « Les chasseurs d'horizons », « Le ferreur de cigales », « Le déménageur de forêts », p. 21-39.
66. *Le parc des archers*, p. 206-207.
67. *Ibid.*, p. 233.
68. *La promenade imaginaire*, p. 29.
69. Le château de Vincennes.
70. Les Buttes à Morel situées à Montreuil.
71. Le cours de la Bièvre.
72. *Le parc des archers*, p. 234.
73. *Ibid.*
74. *Ibid.*, p. 235.
75. *Ibid.*, p. 134.
76. *La promenade imaginaire*, p. 20-21.
77. *Donnez-moi le temps*, p. 59-60.
78. *Ibid.*, p. 61.
79. *Ibid.*, p. 68.
80. Charles Delescluze (1809-1871), journaliste et homme politique. Élu maire du XIX^e arrondissement le 5 novembre 1870, puis député. Démissionnaire, il devient membre du Conseil de la Commune le 30 mars. « Les Versaillais redoutaient tellement cet homme qu'ils prirent la précaution de le faire condamner à mort par contumace, en 1874, tout en proclamant "sa mort de notoriété publique" », Bernard Noël, *Dictionnaire de la Commune*, vol. 1, Flammarion, coll. Champs, 1978, p. 196.
81. *Donnez-moi le temps*, p. 177.
82. *Le parc des archers*, p. 234.
83. Stève Masson est le nom qu'Hardellet s'est choisi pour signer *Lourdes, lentes...*, mais c'est aussi son double irréfutable puisqu'il est partout présent dans l'œuvre de l'écrivain, assumant à sa place, sous l'aspect du personnage de fiction, l'univers où la durée s'absente.
84. Marie-Jean Léon baron d'Hervey, puis marquis de Saint-Denys (1823-1892), enseigne au Collège de France le chinois et le tartaromandchou. Son livre, *La Chine devant l'Europe*, lui assigne une réputation d'avisé sinologue et le conduit, à la suite d'autres écrits, à la fonction de commissaire général pour l'Empire chinois à l'Exposition universelle de Paris. Alors qu'il a accédé à cette nomination, il publie dans l'anonymat un ouvrage sur *Les rêves et les moyens de les diriger*, ouvrage commencé d'écrire à l'âge de treize ans et qui se compose de « vingt-deux cahiers remplis de figures colorées » offrant une « série de

mille neuf cent quarante-six nuits ». Publié en 1867, ce livre fut redécouvert par André Breton qui s'étonnera dans *Les vases communicants* que ni Freud ni Havelock Ellis « n'ait réussi à en prendre connaissance ».

85. Hervey de Saint-Denys, *Les rêves et les moyens de les diriger*, Tchou, 1964.

86. William James (1842-1910), psychologue et philosophe américain, frère aîné du romancier Henry James, est le créateur du pragmatisme. Professeur de physiologie à Harvard, il enseigne la biologie, la philosophie, la psychologie en abolissant la démarcation qui sépare chacune de ces disciplines. A partir de 1843, il enchaîne une série de conférences sur les problèmes religieux et s'engage, dès lors, dans une réflexion sur le réel combiné à la vie de l'esprit. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Les principes de la psychologie*, *La volonté de croire...*, *Les idéaux de la vie*. Ses études sur le pragmatisme sont publiées sous le titre de *Essais sur l'empirisme radical*.

87. *Donnez-moi le temps*, p. 44.

88. *La promenade imaginaire*, p. 28-29. Interrogation relancée dans *L'essuyeur de tempêtes*, p. 230 : « Il n'existe peut-être qu'un seul être éparpillé dans des millions de consciences qui s'ignorent presque toujours. »

89. *Donnez-moi le temps*, p. 69.

90. Il s'agit, selon Platon, d'une pierre plus précieuse que l'or. Critias évoque les palais d'orichalque qui essaïmaient autrefois l'Atlantide.

91. Jean Markale, *Brocéliande et l'énigme du Graal*, Pygmalion, 1989.

92. *Ibid.*, p. 74.

93. *L'oncle Jules*, p. 14.

94. « Composition française », dans *Les chasseurs* (2), p. 113.

95. « Répertoire », ouvr. cité, p. 93-94.

96. *Ibid.*, p. 94.

97. André Breton, « Fata Morgana », dans *Signe ascendant*, Gallimard, coll. Poésie, 1968, p. 36.

98. *Ibid.*, p. 42.

99. *Le parc des archers*, p. 75.

100. *La promenade imaginaire*, p. 31.

CHAPITRE IV

1. Hormis la machine de Swaine, drolatique bricolage destiné à mener le lecteur sur la piste des régressions temporelles, Hardellet avait imaginé, dans un but de divertissement, sept machines à partir « en avant ou en arrière, à récupérer le passé ou à s'offrir un coup de futur ». L'existence de ces sept machines appartient à une ère à venir autant que déjà révolue puisque l'écrivain les situe au passé, en 1992, dans un espace quasi fictif borné par les Arts et Fantaisies et le cloître Saint-Maclou. Espace fictif si l'on veut, car n'importe quel piéton de Paris un tant-

net doué d'attention peut identifier sans peine ces repères voilés. Voir « L'alambic » dans *L'essuyeur de tempêtes*, p. 63-65.

2. « La précognition et le problème du temps », dans *L'essuyeur de tempêtes*, p. 162.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 163.

5. Arthur Eddington (1882-1944), astronome. Il introduit en physique la notion de « flèche du temps » qui symbolise la directionnalité des événements. Il est l'auteur de *The Nature of the Physical World*, Cambridge University Press, 1928.

6. *Donnez-moi le temps*, p. 18.

7. « La précognition et le problème du temps », ouvr. cité, p. 160.

8, 9, 10. *Ibid.*, p. 162.

11. *Donnez-moi le temps*, p. 31.

12. *Ibid.*

13. Platon, le *Politique*, traduction Émile Chambry, G-F-Flammarion, 1969, p. 187.

14. *Ibid.*, p. 189-190.

15. *Ibid.*, p. 191.

16. Platon, le *Timée*, traduction Émile Chambry, G-F-Flammarion, 1969, p. 417.

17, 18. Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Gallimard, coll. Folio Essais, 1989, p. 107.

19. *Ibid.*, p. 107-108.

20. *La promenade imaginaire*, p. 25.

21. *Ibid.*, p. 26.

22, 23. Abel Jeannière, *Lire Platon*, Aubier, 1990, p. 170.

24. *Ibid.*, p. 169.

25. Dans *Les grands philosophes de la Grèce antique*, Julliard, 1989, Luciano de Crescenzo définit l'*anamnèsis* de la façon suivante : « Une forme de souvenir, une réémergence de choses que nous avons apprises dans des existences précédentes ».

26. Soulignons que cette conception de la réminiscence, par ailleurs étendue à d'autres commentateurs, se différencie de celle d'Abel Jeannière pour qui l'antériorité de l'être ne signifie pas que l'âme a contracté l'être dans une vie antérieure. La réminiscence est retour vers l'être, c'est-à-dire vers la source.

27. « Si, comme l'affirment toutes les grosses têtes contemporaines, la mort est absence totale, elle est celle, *ipso facto*, du regret plus ou moins "souriant" », dans *Donnez-moi le temps*, p. 31.

28. « Il me semblait que le temps se bouclait sur lui-même, telle la ligne d'horizon autour de la terre », *Le parc des archers*, p. 75.

29. En réponse à la question posée aux écoliers de France à propos de la date de la bataille d'Azincourt, Hardellet affirme que « les flèches des archers anglais sont restées en suspens, comme le voulait Zénon » (« Répertoire », dans *Les chasseurs* [2], p. 95). En vertu de quoi, il est vain

de se creuser la tête pour y chercher ce qui de toute façon ne pourrait être qu'une contrevérité : la bataille qui oppose les Français aux Anglais se déroule toujours. Dans ce même ouvrage (« L'écolier », p. 81), il fait allusion à « la flèche du Temps (qui) reviendra un jour vers l'archer absolu ».

30. Voir Alexandre Koyré, « Remarques sur les paradoxes de Zénon », dans *Études d'histoire de la pensée philosophique*, Paris, 1961.

31. Les paradoxes de Zénon sont relatés dans la *Physique* d'Aristote. Voir *Œuvres complètes*, Vrin.

32. « Le mystère de l'horizon », dans *Les chasseurs* (2), p. 111.

33. Ilya Prigogine et Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance*, ouvr. cité, p. 366.

34. *Ibid.*, p. 41.

35. Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, dans *Œuvres*, PUF, 1970, p. 784.

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*

38. Henri Bergson, *La pensée et le mouvant*, ouvr. cité, p. 1274.

39. *Ibid.*, p. 1273.

40. Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, ouvr. cité, p. 538.

41. René Louis, « Introuvable faculté "Psi" », dans *L'ère des médiums*, Autrement, série Mutations, 1989.

42. J.R. Struge Whiting, *The Mystery of Versailles*, 1938, et M. Landa Johnston, *Trianon Case, a Review of the Evidence*, 1945.

43. *Le parc des archers*, p. 206.

44. Voir Jacques Attali, *Histoires du temps*, Le Livre de Poche, coll. Biblio essais, 1982, p. 262.

45. Cité par Ilya Prigogine et Isabelle Stengers dans *La nouvelle alliance*, ouvr. cité, p. 366. Voir *Correspondance Albert Einstein-Michele Besso, 1903-1955*, Hermann, 1972.

46. Erwin Schrödinger (1887-1961) est, avec Niels Bohr et Werner Heisenberg, l'un des fondateurs de la théorie quantique. Il met au point une théorie ondulatoire non relativiste de l'électron dont la formulation centrale est connue sous le nom d'« équation de Schrödinger ». En parallèle à ses travaux, le physicien explore les philosophies indiennes et en particulier la doctrine des Upanishads. Prix Nobel en 1933, il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *L'esprit et la matière*, 1958, et *Ma conception du monde*, 1961.

47. Karl R. Popper, *La quête inachevée*, Calmann-Lévy, 1981, p. 197.

48. Erwin Schrödinger, *L'esprit et la matière*, précédé de *L'élision* par Michel Bitbol, Seuil, coll. Sources du savoir, 1990, p. 186.

49. Erwin Schrödinger, *Ma conception du monde*, Mercure de France, 1982, p. 44.

50. Ludwig Boltzmann (1844-1906), philosophe des sciences et physicien. Il est l'auteur de la théorie cinétique des gaz. Son interprétation

de l'entropie contribue aux recherches de Planck et d'Einstein sur l'hypothèse des quanta et des photons.

51. *L'esprit et la matière*, ouvr. cité, p. 226.

52. *Ibid.*, p. 190.

53. *Ibid.*, p. 192.

54. *Ibid.*

55. Joseph Banks Rhine (1895-1980) est le fondateur de l'école quantitative américaine. En 1925, alors qu'il enseigne à la faculté de botanique de Virginie-Occidentale, il consulte des médiums en vue d'établir scientifiquement la preuve de l'immortalité. Dès 1927, Rhine et son épouse Louisa travaillent à une méthode expérimentale visant à démontrer les faits de précognition et de télépathie. Sur le conseil de Charles Richet — le créateur des *Annales des sciences psychiques* —, Rhine utilise les cartes de Zener dont il espère des résultats tangibles dans le domaine de la perception extra-sensorielle. En 1935, l'Université Duke ouvre un laboratoire parapsychologique. Rhine en devient le directeur à partir de 1950.

56. *L'essuyeur de tempêtes*, p. 155-167.

57. Wolfgang Pauli (1900-1958) est l'un des fondateurs de la mécanique quantique. Prix Nobel en 1945, il est l'auteur du principe d'exclusion. Ses travaux sont jugés fondamentaux pour l'élaboration du concept d'« antimatière » et la théorie des champs de forces nucléaires. Il collabore avec C.G. Jung à un ouvrage publié en 1952, dans lequel il se penche sur la pensée de Kepler, attestant d'une réelle compétence dans le domaine philosophique.

58. Voici ce que Jung confie à Richard Evans, peu de temps avant son décès en 1961 : « Par exemple, j'ai une pensée sur un sujet particulier qui retient mon attention et mon intérêt. En même temps, il se produit quelque chose de tout à fait indépendant, qui réalise exactement ce que j'avais pensé. Du point de vue causal c'est un non-sens absolu. Cependant, les travaux de Rhine ont prouvé que ce n'était pas entièrement absurde ; il y a là une probabilité ; ce n'est pas seulement par hasard qu'une telle chose arrive », *Entretiens avec C.G. Jung*, ouvr. cité, p. 93-94.

59. *Donnez-moi le temps*, p. 97.

60. Alfred Maury (1817-1892) fut professeur d'histoire et de morale au Collège de France. Alors qu'il étudie la médecine et le droit, il s'intéresse aux hallucinations hypnagogiques et publie en 1845 *De l'hallucination au point de vue philosophique et historique*. Les premiers comptes rendus de ses expériences paraissent dans les *Annales médico-psychologiques* en janvier 1848. Ses théories sur les phénomènes oniriques sont développées dans un ouvrage de grande réputation, *Le sommeil et les rêves*, 1861. A propos de Maury, consulter Yannik Ripa, *Histoire du rêve*, Hachette, coll. Pluriel, 1988, et André Breton, *Les vases communicants*, ouvr. cité.

61. *Lourdes, lentes...*, p. 187.

62. *Donnez-moi le temps*, p. 58.

63. Nous savons peu de chose sur John W. Dunne, sinon qu'il est né en 1875 de parents irlandais, qu'il se spécialisa dans l'aérodynamique et inventa en 1905 le premier avion sans queue. Ses thèses sur le temps sériel furent consignées dans un premier volume, publié en 1927, *Le temps et le rêve*, puis développées ensuite dans *The Serial Universe* (1934), *The New Immortality* (1938) et *Nothing Dies* (1940).

64. *Le temps et le rêve*, Seuil, coll. Pierres Vives, 1948.

65. *Ibid.*, p. 176.

66. *Donnez-moi le temps*, p. 56.

67. *Le temps et le rêve*, ouvr. cité, p. 201.

68. « La précognition et le problème du temps », dans *L'essuyeur de tempêtes*, p. 160.

69. *Ibid.*, p. 160.

70. *Ibid.*

71. *Ibid.*

72. *Ibid.*, p. 165.

73. *Ibid.*, p. 156.

74. Voir Henri Hude, *Bergson*, vol. 2, Éditions Universitaires, coll. Philosophie européenne, 1990.

75. « Révolution », dans *Les chasseurs* (2), p. 98.

CHAPITRE V

1. *La promenade imaginaire*, p. 88.

2. « Paris des poètes », dans *André Hardellet*, par Hubert Juin, p. 125.

3. « Le coup de chance », revue *Jungle*, p. 78-80.

4, 5. « La Butte Montmartre », dans *Poésies et souvenirs*, Gallimard, coll. Poésie, 1980.

6. George Du Maurier (1834-1896) est né dans une petite maison située sur les Champs-Élysées. Il vit les premières années de son enfance à Boulogne, près de Paris. Après avoir exercé le métier de chimiste en Angleterre, il se consacre entièrement à la peinture. Vers 1860, il collabore à *Punch* qui le fait connaître comme dessinateur humoristique. Au cours d'une promenade avec Henry James, Du Maurier évoque un sujet de roman qu'il imagine pouvoir être facilement traité par l'auteur du *Tour d'érou*. Plutôt que d'accepter, celui-ci convainc Du Maurier de se mettre au travail. En 1891 paraît *Peter Ibbetson*. Suivent un livre de souvenirs, *Trilby* (1894) et *Les Martiens* (1896). Porté à l'écran par Henry Hathaway en 1935, *Peter Ibbetson* est présenté dans *L'amour fou* d'André Breton comme une « entreprise d'exaltation de l'amour total » et le « triomphe de la pensée surréaliste ». Ado Kyrou écrit dans son étude sur *Le surréalisme au cinéma* que « cette éclatante défaite des éléments contraires à l'amour devrait être projetée régulièrement dans toutes les salles du monde ». Paul Gilson décrit dans son *Ciné-Magic* le passage des héros,

Peter et Mary, par « la porte du sommeil sans rêve ni réveil ». Le livre fut également adapté au cinéma par Henry Levin en 1947, sous le titre *The Guilt of Janet Ames* (*Peter Ibbetson a raison*).

7. « Le ballet des heures », dans *Poésies et souvenirs*, ouvr. cité, p. 176.

8. Dans une lettre adressée à Hubert Juin, le 18 septembre 1971, Hardellet évoquant *Lady Long Solo* explique que le souvenir de Maimaine — dont le personnage apparaît dans *Lourdes, lentes...* sous les traits de la douceur, de la maternité et du consentement — « obsède toujours le narrateur, et c'est lui qui le rejettera dans le monde du temps successif et de la "putréfaction fraternelle" ». Voir revue *Givre*, p. 159.

9. *Le parc des archers* nous livre cette définition de l'amour : « L'amour, je le conçois comme un don total, permanent », p. 76.

10. *Ibid.*, p. 75.

11. « L'amour, on devrait entendre son appel au fond de cet espace où les parallèles, à force de désir, finissent par se rejoindre », *Lourdes, lentes...*, p. 33.

12. La célèbre formule appartient à Nerval. Voir *Aurélia*, José Corti, 1986, p. 81.

13. André Frénaud, « L'amour simplement », dans *Il n'y a pas de paradis*, Gallimard, 1962, p. 69.

14. « Poème », dans *La cité Montgol*, p. 25.

15. « Des corridors. — des corridors sans fin ! », dans *Les nuits d'octobre*, chap. XVII.

16. « ... les corridors du Passé, ces voies parallèles qui vous permettent de sauter en marche sur une autre trajectoire du Temps », *Lourdes, lentes...*, p. 124.

17. *Les nuits d'octobre*, chap. XV.

18. *Peter Ibbetson*, ouvr. cité, p. 71.

19. Hardellet avoue dans *Donnez-moi le temps* (p. 71) que Nerval fait partie de ses « ombres familières ».

20. Gérard de Nerval est né 96, rue Saint-Martin. André Hardellet vécut et mourut 44, rue Beaubourg. Ils étaient voisins en quelque sorte. Ils sont aujourd'hui *proximes* dans l'éternité.

21. *Donnez-moi le temps*, p. 75.

22. Alors qu'il est encore l'élève du lycée Louis-le-Grand, Hardellet apprend son premier métier qui est de partir à l'aventure hors les limites du quartier Latin : « Rimbaud me parlait à l'oreille, le Rimbaud d'*Aube*, de *Phrases*, de *La rivière de Cassis*, dont on ne pipait mot dans les fameux Morceaux choisis », *La promenade imaginaire*, p. 34.

23. Sur *Le tour d'écrou* d'Henry James, Hardellet consacra une note publiée par le *Magazine littéraire* (avril 1971, n° 51). Dans ce même numéro et sous le titre « Un lecteur parle », il évoque longuement Aloysius Bertrand, Herman Melville, George Du Maurier, Hugo von Hofmannsthal, Pierre Bettencourt, Adolfo Bioy Casares, Julien Gracq. L'ensemble de ces comptes rendus a été repris dans *L'essayeur de tempêtes*, p. 175-191. Voici ce qu'il écrit en ouverture : « Si on me demandait

ce que je réclame de la littérature, je répondrais que c'est avant tout le pouvoir de susciter cette *histoire seconde* qui nous touche au plus secret, avec la même force d'impact qu'un épisode de notre propre vie resté jusqu'alors dans l'oubli. Les livres que je vais citer m'ont procuré ce sentiment d'éveil et d'évidence. En les nommant, je tente d'acquitter une dette de reconnaissance. Œuvres mal connues de grands écrivains ou grandes œuvres d'écrivains mal connus, peu m'importe : elles sont également mes amies. »

24. Il s'agit de *Lily of Laguna*, « une chanson anglaise du "gai 1900" ».
25. *La promenade imaginaire*, p. 8.
- 26, 27. « Paris des poètes », ouvr. cité, p. 113.
28. *Ibid.*, p. 117.
29. « Le deuxième homme », dans le sixième et dernier livre des *Fantaisies de Gaspard de la nuit*, 1836.
30. Note sur Aloysius Bertrand en introduction au *Gaspard de la nuit* édité par Payot, coll. Prose et Vers, 1925, p. 15-16.
31. « L'alchimiste », dans le premier livre des *Fantaisies de Gaspard de la nuit*.
32. Restif, Nerval, Apollinaire,
Léon-Paul Fargue et tous les autres
Qui me montriez le chemin,
Abordez-vous les lendemains
Rayonnant sur les îles claires ?
« La ronde de nuit », *Le Luisant et la Sorgue*, dans *La cité Montgol*, p. 50.
33. Léon-Paul Fargue, « Flânerie », dans *Lanterne magique*, Robert Lafont, 1944, p. 159.
34. *Ibid.*, p. 18.
35. *Ibid.*
36. Si l'œuvre de Rétif est celle d'un érotomane, elle est aussi, et incontestablement, celle d'un graphomane puisque l'auteur réputé de *Monsieur Nicolas* a écrit 194 volumes, soit une dizaine de milliers de pages.
37. « Paris des poètes », ouvr. cité, p. 118.
38. *Ibid.*, p. 121.
39. *Ibid.*, p. 122.
40. Hardellet avouait volontiers son admiration pour Gaston Leroux, l'auteur de *La double vie de Théophraste Longuet*.
41. « Paris des poètes », ouvr. cité, p. 124.
42. André Breton, « Tournesol », dans *Clair de terre*, Gallimard, coll. Poésie, 1971, p. 85.
43. « Paris des poètes », ouvr. cité, p. 126.
44. Alfred de Musset, « Réponse à M. Charles Nodier », dans *Poésies nouvelles*, Gallimard, coll. Poésie, 1976, p. 407.
45. Charles Nodier, « De quelques phénomènes du sommeil », dans *Rêveries*, Plasma, coll. Les Feuilles Vives, 1979, p. 114.
46. Voir « De la palingénésie humaine et de la résurrection », dans *Rêveries*, ouvr. cité, p. 217.

47. *Du fantastique en littérature*, Chimères, coll. Barbe Bleue, 1989, p. 10.
48. *Ibid.*
49. *Ibid.*, p. 11.
50. Cette conviction le rapproche de Jean Paul qui, dans son épilogue de la *Vie de Fixlein*, donnait à l'imagination le pouvoir de couvrir l'espace et le temps infinis.
51. Lettre à Hubert Juin, 18 septembre 1971, revue *Givre*, p. 159.
52. « De quelques phénomènes du sommeil », dans *Rêveries*, ouvr. cité, p. 126.
53. *Ibid.*, p. 114.
54. Hugo von Hofmannsthal, *Lettre de Lord Chandos et autres essais*, Galilimard, coll. Du monde entier, 1980, p. 80-82. La traduction de « Une lettre » ou « Lettre de Lord Chandos » est due à Jean-Claude Schneider.
55. Dans « Un lecteur parle », dans *L'essayeur de tempêtes*, p. 186, Haredellet souligne cet extrait de la *Lettre de Lord Chandos* : « C'était le présent à son maximum de présence. » Il fait alors référence à la traduction de Coche de la Ferté.
56. « Le maître de cérémonie », publié dans la revue *Givre*, a été repris par *Jungle*, p. 18.
57. Julien Gracq, « La route », dans *La presqu'île*, José Corti, 1970, p. 28.
58. « Un lecteur parle », ouvr. cité, p. 190.
59. Julien Gracq, « A propos des *Chasseurs* », revue *Jungle*, p. 100.
60. Lettre à Hubert Juin, 8 mars 1971, revue *Givre*, p. 158.
61. Voir Entretien avec Alphonse Boudard, revue *Jungle*, p. 122-125.
62. Marcel Schwob, préface à *Cœur double*, UGE, coll. 10/18, 1979, p. 47.
63. *Ibid.*
64. Lettre à Hubert Juin, 8 mars 1971, revue *Givre*, p. 157.
65. Lettre à Hubert Juin, 26 septembre 1973, revue *Givre*, p. 163.
66. Il cite également *Le scarabée d'or* d'Edgar Allan Poe. A propos de *L'île au trésor* : « Chaque fois, il s'agit de découvrir un trésor, et, chaque fois aussi, la nature de ce trésor ne sera définie qu'avec ambiguïté. » Dans cette même veine, *Cyclone à la Jamaïque* de Richard Hughes le subjugue.
67. « Paris des poètes », ouvr. cité, p. 123-124.
68. *Les chasseurs*, préface, p. 8.
69. Voir « Le maître de cérémonie », revue *Jungle*, p. 99.
70. Michel Le Bris, Présentation de « Une humble remontrance » et « A bâtons rompus sur le roman » de R.L. Stevenson, revue *Roman*, n° 22, Presses de la Renaissance, 1988, p. 33-34. Voir également *Essais sur l'art de la fiction*, R.L. Stevenson, La Table Ronde, 1988. Édition établie et présentée par Michel Le Bris.
71. « Un lecteur parle », ouvr. cité, p. 179.

72. « J'ai mis vingt ans pour savoir construire une phrase... Il faut aimer chercher les mots, les marier entre eux », propos confiés à Jacques Chancel, le 10 février 1970, sur France Inter, émission Radioscopie.
73. « Proust et Balzac m'ont ouvert très tôt le monde des êtres marginaux, des minorités agissantes, des personnages qui détiennent le pouvoir occulte ; depuis, ce penchant n'a fait que croître et embellir », *La promenade imaginaire*, p. 40-41.
74. *Donnez-moi le temps*, p. 14.
75. *L'essuyeur de tempêtes*, p. 99.
76. « Le vertigineux Borges, inlassable explorateur des labyrinthes du temps... », *ibid.*, p. 167.
77. Jorge Luis Borges, « Funes ou la mémoire », dans *Fictions*, Gallimard, coll. Folio, 1974, p. 115.
78. Jorge Luis Borges, « Le temps », dans *Conférences*, Gallimard, coll. Folio essais, 1985, p. 214.
79. *Ibid.*
80. « Un lecteur parle » dans *L'essuyeur de tempêtes*, p. 189.
81. Adolfo Bioy Casares, *Le songe des héros*, coll. Pavillons, 1979, p. 217.
82. *Lady Long Solo*, p. 16.
83. « Un lecteur parle », ouvr. cité, p. 189.
84. Marcel Thiry, *Échec au temps*, Les Éditions de la Nouvelle France, coll. Chamois, 1945.
85. Marcel Lecomte, « La servante au miroir » (1941), dans *Œuvres*, Jacques Antoine, coll., Passé Présent, 1980.
86. Soulignons que la formule évoque Maurice Blanchard, l'auteur des *Barricades mystérieuses*, GLM, 1937. Celui-ci écrivait que « le poète ouvre les yeux sur toutes les apparitions du monde visible, opération magique entièrement soumise au hasard des rencontres ».
87. Odilon-Jean Périer, *Le passage des anges*, Gallimard, 1924.
88. *Le promeneur*, La Différence, coll. Orphée, 1989.
89. *La promenade imaginaire*, p. 22.
90. Paul Gilson, *Poèmes*, Seghers, 1950.
91. Claude Seignolle, « Le bahut noir », dans *La nuit des Halles*, Phébus, 1988, p. 21.
92. Voir *La nuit des Halles*, ouvr. cité.



Bibliographie

A. BIBLIOGRAPHIF D'ANDRÉ HARDELLET

- La cité Montgol*, Seghers, 1952.
Le Luisant et la Sorgue, Seghers, 1954.
Le seuil du jardin, Julliard, 1958.
Sommeils, Seghers, 1960.
Le parc des archers, Julliard, 1962.
Le seuil du jardin, rééd., Jean-Jacques Pauvert, 1966.
Les chasseurs, Jean-Jacques Pauvert, 1966.
Lourdes, lentes..., Jean-Jacques Pauvert, 1969, sous le pseudonyme de Stève Masson.
Lourdes, lentes..., L'Or du Temps — Régine Deforges, coll. Bibliothèque Privée Contemporaine, 1969, sous le pseudonyme de Stève Masson.
Lady Long Solo, Jean-Jacques Pauvert, 1971, illustrations de Serge Bajan.
Les chasseurs (2), Jean-Jacques Pauvert, 1973, Prix des Deux Magots.
Donnez-moi le temps, Julliard, coll. Idée Fixe, 1973.
La promenade imaginaire, Mercure de France, coll. Roue Libre, 1974.
Lourdes, lentes..., rééd. augmentée d'une préface de Pierre Seghers, Jean-Jacques Pauvert, 1974.
Paris, ses poètes, ses chansons, préface à une anthologie, Seghers, 1977. Ouvrage réimprimé en 1980, 1983, puis en 1987, avec sur la couverture : Anthologie composée par Bernard Delvaile.
La cité Montgol, rééd., Seghers, 1977, édition comprenant *Le Luisant et la Sorgue* et *Sommeils*.

- Le seuil du jardin*, rééd., Le Livre de Poche, 1977.
Les chasseurs (1 et 2), rééd., Le Livre de Poche, 1977.
Lourdes, lentes..., rééd. UGE, coll. 10/18, 1977.
Le parc des archers, rééd. J.-J. Pauvert, 1977.
L'essuyeur de tempêtes, coll. Les Feuilles Vives, Plasma, 1979. Ouvrage précédé d'une lettre d'André Vers à André Hardellet et d'un hors-texte de Didier Gillet.
Lourdes, lentes..., rééd. Jean-Jacques Pauvert — Le Grand Livre du mois, 1980.
L'oncle Jules, Régine Deforges, 1986, illustrations de Wiaz.
Le seuil du jardin, rééd., Jean-Jacques Pauvert, 1986.
Les chasseurs, rééd., Jean-Jacques Pauvert, 1986.
Œuvres complètes, vol. 1, réunissant *La cité Montgol*, *Le Luisant et la Sorgue*, *Sommeils*, *Le seuil du jardin*, *Lady Long Solo*, *Donnez-moi le temps*, *La belle lurette* (inédit), *Les complices* (inédit), *L'arrière-pays* (inédit) et des textes non publiés en volume, L'Arpenteur-Gallimard, 1990.
Œuvres complètes, vol. 2, réunissant *Le parc des archers*, *Les chasseurs*, *Les chasseurs* (2), *La promenade imaginaire*, *La dernière violette* (inédit), *Les lunes sans teint* (inédit), *Les innocents* (inédit), *Propos* (inédit), *La conférence* (inédit), L'Arpenteur-Gallimard, 1992.
Œuvres complètes, vol. 3, réunissant *Lourdes, lentes...*, *L'essuyeur de tempêtes*, *L'oncle Jules*, contributions à des publications diverses, chansons, textes inédits, correspondance, L'Arpenteur-Gallimard, 1991.

B. CORRESPONDANCE D'ANDRÉ HARDELLET

- Lettres à Hubert Juin* (1971-1974), revue *Givre*, n^{os} 4-5, 1979.
Ma main..., lettres à Claude Seignolle (1961-1973), Sylvain Goudemare éditeur, 1988.

C. CHANSONS D'ANDRÉ HARDELLET

- A Suresnes*, André Hardellet — Christiane Verger.
Au pont de Charenton, André Hardellet — Christiane Verger.
Bal chez Temporel, André Hardellet — Guy Béart, Grand Prix du Disque 1957-1958.
Allô tu m'entends, André Hardellet — Guy Béart.
Bagatelles Puteaux, André Hardellet — Guy Béart.
Le pont du Nord, André Hardellet — Guy Béart.
Paris au mois d'août, André Hardellet — Guy Béart.
Tout comme avant ou *Le petit bal du souvenir*, André Hardellet — Guy Béart.
Paris sur Seine, André Hardellet — Gaby Verlor.

D. FILMOGRAPHIE

La dernière violette (court métrage), 1973. Production : Les Films du Chardon. Adaptation, scénario et réalisation : André Hardellet. Rôle principal de l'Effaceur : Serge Gainsbourg. D'après *Le tueur de vieilles* (*Sommeils*, Seghers, 1960). Musique : Roger Damin (T'es nature — Mon vieux quartier — Les lilas de Montfort).

E. PUBLICATIONS

CONSACRÉES À L'ŒUVRE D'ANDRÉ HARDELLET

André Hardellet, par Hubert Juin, Seghers, coll. Poètes d'aujourd'hui, 1975. Ce volume contient des témoignages de Georges Brassens, Armand Lanoux, Louis Nucera, Georges Walter ; une anthologie de textes comprenant le « Paris des poètes », préface à *Paris, ses poètes, ses chansons* ; plusieurs inédits : *Sans titre, Objet courant, Il suffit, Au bal des greniers, Le fou, Le semeur de bruits, L'égaré, Le téléphone magique, RER, Le dérailleur professionnel, Des sirènes, Stella, Grand vent.*

Vagabondages, Atelier Marcel Jullian, n° 20, juin 1980. Chronologie établie par Antoine Audouard. Choix de textes d'André Hardellet.

Les Cahiers de l'Imaginaire, n° 17, juin 1985. Dossier « André Hardellet ou l'Arpenteur des rêves », sous la direction d'Alain Leriche. Lecture de l'œuvre par Alain Leriche. Quelques remarques sur *Lourdes, lentes...*, par Jean-Marc Huitorel. Entretien avec Jean-Jacques Pauvert. Publication de « Un loir au soleil », texte figurant dans *L'essayeur de tempêtes*.

Jungle, éd. Le Castor astral, n° 10, mars 1987. Dossier préparé par Guy Darol et Sim Marty. Textes de Julien Gracq, Georges-Olivier Châteaureynaud, Hubert Haddad, Hubert Juin, Pierre Ionoff, Georges Walter, Pierre Drachline, Jean-Claude Pirotte, Michel Carassou, Hervé Carn, Sylvain Goudemare, Guy Prévan. Entretiens avec Louis Nucera, Alphonse Boudard, Robert Doisneau. Lettres d'André Hardellet à Sim Marty, Agathe et René Fallet, Guy Prévan. Plusieurs inédits : *Le coup de chance, Requête, Les groupements de cailloux, Le point du jour, Ulysse et les sirènes, La cerise* ; une déclaration manifeste : *L'Académie des sciences immorales et poétiques* ; un hommage à Julien Gracq : *Le maître de cérémonie*. De nombreuses illustrations accompagnent ce numéro.

Poésie 87, n° 19, juillet 1987. Hommage de Pierre Seghers. Lettre d'André Hardellet adressée à ce dernier. Choix de textes déjà parus.

The first part of the paper discusses the general theory of the model. It is shown that the model is well-posed and that the solution is unique. The second part of the paper discusses the numerical solution of the model. It is shown that the numerical solution is stable and that the error is of order $O(\Delta t^2)$.

REFERENCES

1. J. K. Knowles, *Linearized Elasticity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
2. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
3. J. K. Knowles, *Geometric Methods in Nonlinear Elasticity*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
4. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity: A Continuum Mechanics Approach*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
5. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity: A Geometric Approach*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
6. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity: A Variational Approach*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
7. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity: A Numerical Approach*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
8. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity: A Computational Approach*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
9. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity: A Practical Approach*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.
10. J. K. Knowles, *Nonlinear Elasticity: A Modern Approach*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.

DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION :

Faust et Antigone, par François Coupry.
Hugo, l'entermé vivant, par Rafael Pividal.

DEJA PARUS DANS LA MEME COLLECTION:

Les mots de l'histoire, par François Couperin.
Les mots de l'histoire, par René Pividal.

Cet ouvrage a été composé par Facompo
et imprimé sur les presses de l'imprimerie Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Presses de la Renaissance

Achévé d'imprimer en septembre 1990

Dépôt légal : septembre 1990.

N° d'impression : 2746.

Imprimé en France